

LA CROIX

Octobre 2015 - Didier Méreuze – Pour le spectacle PAUVRETÉ, RICHESSE, HOMME ET BÊTE

Au pays des trolls, par-delà le bien et le mal

Une belle histoire, une grande histoire. Une histoire folle, aux allures d'immense saga. C'est « Pauvreté, richesse, homme et bête », de l'Allemand Hans Henny Jahnn. Il l'a écrite en 1933, alors en exil, fuyant le régime nazi à Bornholm, une île perdue de la Baltique.

Étalée sur dix années de vie, elle raconte le parcours de Vinje Manao, le pur et riche fermier amoureux de la toute aussi pure mais pauvre Sofia. Las, Anna, paysanne fortunée qui avait déjà jeté son dévolu sur lui mettra tout en œuvre pour éliminer sa rivale, la jeter dans les bras d'un valet complice, la faire accuser d'infanticide. Dès lors, elle aura la voie libre pour épouser un Vinje désespéré, désorienté.

Créature ensorceleuse

Leur mariage ne sera évidemment pas heureux. La paysanne, obstinée, se perdra dans la folie, impuissante à se faire aimer. Le fermier se réfugiera dans sa passion des animaux, tout particulièrement, de sa jument, dont la rumeur dit qu'elle porte une créature ensorceleuse dans ses flancs. Surtout, il n'oubliera pas la pure Sofia...

Complots trahisons, grâce rédemption

Complots et trahisons, illusions et désillusions, cynisme et manipulation, domination et soumission, mais aussi grâce et rédemption... Dans le maelström des événements qui se succèdent sur le mode du dodécaèdre (douze séquences en quatre actes), s'opère une vertigineuse descente jusqu'au plus profond de l'être. Au-delà de toute morale, les interrogations se multiplient sur l'homme, sa présence, ses rapports avec la nature et le cosmos. Bien que le sujet ne soit pas le même, on pense au Peer Gynt d'Ibsen, alors que, dans l'écriture, le théâtre et le récit, le prosaïque et le lyrique, le trivial et l'indicible poésie ne font plus qu'un.

Une œuvre jamais jouée en France

Proche d'Hans Henny Jahnn, Klaus Mann a écrit: « il appartient au royaume secret d'une littérature allemande inofficielle, un royaume de princes inconnus et sans couronnes ». Ceci explique-t-il cela? Un demi-siècle après sa mort, cet écrivain majeur demeure toujours méconnu, particulièrement en France où, jusqu'à aujourd'hui, « Pauvreté, richesse, homme et bête », n'avait jamais été jouée (1).

En faisant découvrir ce texte, Pascal Kirsch fait acte de justice. Mais pas seulement. Ce quadragénaire se révèle l'un des hommes de théâtre les plus fins, les plus justes. Rarement, un metteur en scène aura su faire entendre avec une telle intensité, une telle pureté un texte aussi riche, aussi dense, aussi complexe. Alternant, dans une fidélité parfaite à Hans Henny Jahnn, les moments de théâtre et ceux du récit, il entraîne avec une évidence stupéfiante les spectateurs dans les arcanes de cette œuvre tenant du conte, des mythes et légendes du Grand Nord, du poème épique.

Un charme envoûtant

Dès le début, le ton est donné, alors que le public est invité à se réunir autour d'une maquette avec rochers, montagnes, maisons sous la neige, tandis qu'une comédienne lui raconte la vie du village. Puis surgit le « chœur » des esprits qui s'adressent aux vivants – troll, pendu, « homme de l'eau ». Puis les personnages: Vinje Manao, Sofia, Gunvald le Valet, Anna...

Peu à peu, dans le décor épuré à l'extrême – des grandes tables manipulées, redessinant en permanence l'espace – un charme envoûtant opère. D'autant plus captivant qu'apparaît par à-coups l'image vidéo de la « jument » aussi présente qu'irréelle. Noyées dans un clair-obscur ou prises dans un halo de lumière, les scènes s'enchaînent dans un mouvement continu qu'aucun effet n'altère. Certains tableaux sont d'une puissance et d'une beauté à couper le souffle. Ainsi, la mort de Sofia...

Trois heures enivrantes

Et puis il y a les acteurs, stupéfiants de vérité et de simplicité, ne jouant ni trop haut, ni trop fort, en osmose absolue avec les mots, comme si ceux-ci sortaient directement de leur souffle, de leur chair, de leur corps: Vincent Guédon (le fermier épris d'amour et d'absolu), Marina Keltchewsky (Sofia, l'agneau sacrifié), Raphaëlle Gitlis (Anna, la mauvaise), Elios Noël (le valet brutal, mais amoureux), Arnaud Cheron (le second valet manipulateur), Florence Valéro (lumineuse « diseuse » et ultime compagne de Vinje), Julien Bouquet, Loïc Le

Roux, François Tizon (le chœur). Deux musiciens, improvisant en direct sur le bord du plateau, les accompagnent de notes dissonantes: Makoto Sato et Richard Comte.
Le spectacle dure trois heures. On ne voit pas le temps passer. Transporté, bouleversé. Subjugué. Dans un autre monde.